

VOIES POSSIBLES D'INSCRIPTION DE L'HISTOIRE DANS *LE VENT A DIT SON NOM* DE MOHAMED ABDALLAH

Aziza BENZID

Université Mohamed Khider de Biskra-Algérie

a.benzid@univ-biskra.dz

Résumé : Écrite par des jeunes plumes, la récente production littéraire algérienne s'échine à nourrir un regard nouveau sur le passé colonial de l'Algérie. N'en demeurant pas en reste, *Le vent a dit son nom* de Mohamed Abdallah, publié en 2021, invite le lecteur à une immersion dans les remous de la guerre de libération algérienne. De ce fait, cet article s'interroge sur l'appropriation de l'auteur de cet événement historique pour une éventuelle lecture singulière où s'entremêlent le fictif et le factuel. Il ambitionne à montrer les voies possibles d'inscription de l'Histoire dans ce roman par la mise en vedette des protagonistes dont les destins individuels et les faits historiques se font écho sur un fond artistique irrigué par les lettres, l'Art et la culture.

Mots-clés : Histoire ; personnage ; Art ; intertextualité ; patrimoine

POSSIBLE WAYS OF THE INSCRIPTION OF HISTORY IN *LE VENT A DIT SON NOM* OF MOHAMED ABDALLAH

Abstract: Written by young writers, the recent Algerian literary production strives to nourish a new look at the colonial past of Algeria. Not to be outdone, *Le vent dit son nom* of Mohamed Abdallah, published in 2021, invites the reader to immerse themselves in the turmoil of the Algerian liberation war. As a result, this article questions the author's appropriation of this historical event for a possible singular reading where the fictitious and the factual intertwine. It aims to show the possible ways of inscribing History in this novel by highlighting the protagonists whose individual destinies and historical facts echo on an artistic background irrigated by letters, Art and culture.

Keywords: History-personage; Art; intertextuality; inheritance

Introduction

L'Histoire de la guerre de libération nationale est omniprésente dans la production littéraire algérienne qui s'articule autour de ce thème repris souvent dans une intention de restitution des faits historiques dans un double souci de récupération du passé et de quête mémorielle étant donné que « L'œuvre n'a de sens que dans son rapport à l'histoire. Elle est le fruit d'une période précise. Elle entretient avec l'histoire une relation nécessaire et réciproque » (Bouzar, 2006 : 134-135). En revenant sur l'Histoire de son pays, le jeune écrivain Mohamed Abdallah¹ (2021) aborde l'époque de la révolution algérienne, et exactement ses prémisses. Bien qu'il n'appartienne ni à la génération des écrivains de la

¹Mohamed Abdallah est né en 1997 en France. Il a son actif quatre romans : *Entre l'Algérie et la France il n'y a qu'une seule page* (2017), *Souvenez-vous de nos sœurs de la Soummam* (2018), *Au portes de Cirta* (2019) ainsi que *Le vent a dit son nom* (2021), le corpus de notre contribution.

période coloniale tels que Mohammed Dib, Kateb Yacine, Mouloud Feraoun, et Assia Djebar ni à la génération postcoloniale représentée surtout par Rachid Boudjedra, Rachid Mimouni, Maïssa Bey et Yasmina Khadra, témoins plus au moins oculaires de la guerre de l'indépendance, Mohamed Abdallah, en dépit de son jeune âge (il est né en 1997), se plonge dans ce pan de l'histoire algérienne, en faisant recours à la fiction pour le raconter. En effet, le roman, situé en automne 1954, se fixe pour cadre d'intrigue un quartier populaire de la ville d'Oran et met en scène un groupement de personnages intellectuels qui préparent frénétiquement le déclenchement de la guerre contre le colonisateur français, procédant chacun à sa manière. Ce qui frappe à la lecture de ce récit, ce n'est pas uniquement l'ancrage historique dans lequel se meut ces protagonistes, mais aussi leur appartenance au monde des lettres, de la musique, et de la culture en général, qui le colore d'une touche savante, bien particulière. Ainsi, suivant cette optique, il serait intéressant de voir dans quelle mesure l'auteur, en installant l'Histoire au cœur de son roman, a-t-il essayé de raconter l'éveil de la prise de conscience nationale du peuple algérien et sa préparation pour la révolution ? L'étude permettra de s'approcher de cette réalité historique sous un angle inhabituel, celui de l'Art et des pratiques culturelles puisées dans le patrimoine immatériel algérien, loin d'une simple réécriture du matériau historique. Pour ce faire, nous nous adossons à l'approche socio-historique pour revisiter ce moment charnière de l'histoire algérienne en appréhendant les voies possibles de l'inscription de l'Histoire dans ce roman. Pour bien saisir le sujet, nous articulons notre réflexion autour de quatre axes. Le premier cherche à déterminer les caractéristiques du roman de Mohamed Abdallah en tant que roman historique qui offre une vitalité nouvelle à la lecture des réalités historiques. Le second s'emploie à montrer le rôle des personnages dans la construction d'une vision innovante de l'Histoire. Quant au troisième axe, il s'intéresse à la question de l'intertextualité qui met l'accent sur le recours de l'auteur aux figures emblématiques du sentiment nationaliste afin de les croiser avec ses protagonistes. Le quatrième axe aborde la place accordée aux chants et aux rituels, piliers de taille du patrimoine culturel algérien qui rythment la narration et accompagnent les protagonistes dans leur quête de liberté.

1. *Le vent a dit son nom* : un roman historique ?

Associant Histoire et fiction, le roman historique s'est trouvé défini dans la foulée de Walter Scott comme un « roman dont l'intrigue se déroule sur fond d'événements historiques et qui mêle ainsi la fiction à la réalité » (Forest et Conio, 2004 : 202). S'emparant donc de faits historiques réels, l'auteur du roman historique, guidé par son imagination créatrice, s'en sert pour faire souvent un travail de mémoire et rétablir des réalités échappées du discours historique officiel afin de combler les blancs de l'Histoire. Ce qui conduit à remarquer que « Le roman révèle bien souvent la conception que le romancier se fait de l'histoire, comme si la fiction se servait de l'histoire pour en dénoncer les insuffisances et les limites » (Zonza, 2011). Il est indéniable donc de dire que le roman historique est un récit fictif rendu vraisemblable par son ancrage dans des lieux et des temps réels. Il raconte non pas l'Histoire comme elle s'est réellement passée, avec tout ce qu'elle recèle de vérités, mais aussi ce qui aurait pu se passer comme les exofictions. Ce qui permet de faire d'autres lectures possibles de l'Histoire dans le sens où :

L'importance du roman historique est liée à sa capacité, non seulement de décrire des événements et des personnages d'une manière historiquement exacte, mais aussi d'établir une perspective totale de l'histoire qui comprend le moment où se déroule l'action et le moment où le récit s'écrit.

Stistrup Jensen (2012)

Conformément à cette définition du roman historique, *Le vent a dit son nom* s'apparente à ce dernier par bien des aspects dont le plus important est la prise en charge d'un temps passé. En effet, écrit sous les auspices de la révolution algérienne, ce roman de Mohamed Abdallah fait une plongée dans ce pan de l'histoire de la guerre de libération. Apparemment, l'écrivain est tenté par ce retour vers l'épisode de la révolution algérienne guidé par son goût pour l'Histoire :

J'ai un intérêt pour l'histoire en général, car l'histoire nous façonne et nous façonnons également l'histoire. L'histoire n'est pas une simple chronologie sinon le travail d'historien serait assez ennuyeux et répétitif. L'histoire c'est de structurer le passé à partir d'événements spécifiques, il faut structurer notre histoire et la mettre en relief !

Abdallah (2022)

Revivifier l'Histoire, telle est donc l'ambition du jeune écrivain animé par le désir de se focaliser sur la veille du déclenchement de la guerre d'indépendance et l'état de fébrilité dans lequel vivait le peuple algérien qui se préparait pour le changement de son destin et son affranchissement du joug colonial : « Il y avait des décennies qu'une lame de fond montait en Algérie, parcourait ses contrées et ses villes, ces cités arrachées à leurs propriétaires légitimes, démembrées par le colonialisme »(Abdallah, 2021, p.29).Ce bouillonnement couvait bien longtemps dans les esprits des Algériens qui n'attendaient que le signal de la guerre pour ce lancer corps et âme dans cette noble cause qui traduit leur espoir d'une digne vie sans la domination française : « on ne savait peut-être pas tout des détails de cette nouvelle vie, mais une certitude apparaissait désormais ; il s'agissait d'une vie algérienne»(Abdallah, 2021 : 29). Cette aspiration à la liberté se trouve parfaitement illustrée sous la plume d'un des personnages, Larbi :

Notre dignité n'est pas une marchandise, nos vies valent mieux que des compromis. Un autre destin est possible, une existence où nous ne serions plus traités comme du bétail mais reconnus à notre juste valeur, où nous ne nous excuserions pas de respirer pour ne pas offenser les puissants. Afin de construire ce monde nouveau, une seule solution se dessine : croire en l'Algérie...

Abdallah (2021 : 22)

Le narrateur donne la parole aussi à Damia, un personnage féminin qui résume la situation misérable du peuple, sa profonde souffrance et crie à l'injustice : -« Que de jours malheureux nous vivons ! Que d'humiliation nous buvons ! Quand cesserons-nous de courber l'échine ? De ramper ? Quand répondrons-nous aux insultes ? » (Abdallah, 2021, p.88) Le peuple algérien poussé dans ses derniers retranchements, il déclenche la révolution le 1^{er} Novembre devenu depuis une fête célébrée chaque année au même titre que le 05 juillet le jour de l'indépendance : « Ce fut une journée particulière. Un lundi pas

comme les autres. [...] Soudain, des cris se firent entendre au rez-de-chaussée. Anir et ‘Abdou arrivèrent en trombe, pénétrant par la petite porte des propriétaires. Ils répétaient, criaient : « El guirra, el guirra ! Une guerre venait d’éclater » (Abdallah, 2021 : 158). Le narrateur/auteur utilise le propre discours officiel français annonçant à travers la radio les attaques armées concertées des moudjahidines, considérés comme des « terroristes ». Il parodie leur affolement et leur consternation envers ce soulèvement aussi inattendu que violent, amenant la France à reconnaître qu’il s’agit d’une véritable guerre pour la liberté et non pas de simples actes isolés et individuels :

A Boufarik, des armes avaient été saisies et une coopérative d’agrumes incendiée. A Blida, des incidents autour de la caserne avaient fait plusieurs victimes chez les soldats. A Cassaigne, non loin de Mostaganem, un assaut avait été mené devant un commissariat. A Alger, une multitude de bombes avaient explosé. En Kabylie et dans les Aurès, plusieurs opérations avaient eu lieu. [...] Le déclenchement d’une guerre d’indépendance, [...], devenait soudain une réalité cinglante et mettait le colonat devant le fait accompli.

Abdallah (2021 :158)

Le narrateur ne manque pas de souligner aussi que le feu de la révolution attrapera les contrées lointaines du Sahara que les Français croyaient hors d’atteinte et inaccessibles. Il donne la parole à l’un des personnages pour témoigner de la solidarité du peuple algérien face à l’ennemi, démentant ses mensonges : « J’ai eu la chance d’être aux premières loges pour voir les méharistes de Timimoune rejoindre notre cause. [...] Nous maîtrisons le nord de l’Algérie ; notre domaine est maintenant est infini. [...] Face à ce soutien retentissant venu du désert, ils ne savent plus quoi faire... » (Abdallah, 2021 : 214). Il rapporte aussi la réaction désespérée de l’armée française qui se précipite pour attaquer la population démunie et impuissante :

On vit partout apparaître des hommes en uniforme, des barrages. Il n’était plus possible de voyager d’un douar à l’autre sans être fouillé, humilié. [...] Dans les villes, les arrestations arbitraires se multiplièrent. Il était de plus en plus commun de voir des hommes disparaître et rares étaient les familles qui n’étaient pas à la recherche d’un père, d’un frère, d’un fils évanoui dans la nature ou plus sûrement dans les prisons.

Abdallah (2021 : 190)

A noter aussi que l’auteur, poussant loin sa volonté de transcrire des réalités historiques, n’hésite pas de parsemer son récit par d’autres événements qui ont marqué le monde à cette époque à l’instar de la fameuse bataille de *Dien Bien Phû* de la guerre d’Indochine. A l’évidence, pour le jeune écrivain, ce n’est pas tant la crédibilité de son histoire qui importe, que le fait d’évoquer ici un des principaux facteurs qui ont hâté la décision de la révolution, étant donné que cette bataille, qui a commencé le 13 mars 1954 et terminé le 07 mai de la même année, a mis fin au bout de six mois de combat acharné à la présence française en Asie. La défaite de la France a éveillé chez les Algériens l’espoir d’une possible indépendance aiguisé par l’émiettement de la légende de l’imbattable puissance gauloise: « Les Français ont pris une leçon à Dien Bien Phû...Une leçon, parfaitement ! Les Vietnamiens leur ont infligé une débâcle et, une nouvelle fois, leur blason est terni » (Abdallah, 2021 : 53). Il en ressort que l’association du mouvement de

libération national et un fait historique authentifié dans les archives internationales correspond parfaitement à l'esthétique du roman historique et va assurer au récit de l'auteur une réelle efficacité romanesque.

2. Les personnages : réceptacle d'Art et d'Histoire

Le roman *Le vent a dit son nom* met en scène des personnages qui se prêtent à leur rôle de réceptacle d'Art et d'Histoire avec une manière significative. À cet égard, l'auteur a choisi un petit garçon Anir Ramdane pour incarner le protagoniste de son roman. C'est un orphelin qui vit avec sa mère Taos et sa grand-mère paternelle Nana à *La Mauresque*, une vieille bâtisse où plusieurs familles vivent ensemble dans un contexte communautaire solidaire contre la domination coloniale. Ce sont les interrogations de cet enfant sur la présence des Français débarqués un certain jour dans son pays, par-delà la méditerranée : « Pourquoi étaient-ils venus chez lui et qui étaient au juste ? » (Abdallah, 2021 : 10) qui donnent le signal de départ à ses péripéties ainsi que ceux des autres personnages annonçant le mouvement de révolte qui se prépare, en réponse à ses questionnements. A travers donc la vision de cet enfant que l'auteur a préféré brosser le tableau du vécu socioculturel et politique de la société algérienne à la veille de la révolution et même après son déclenchement, misant probablement sur son intelligence remarquable et son oscillation entre deux univers foncièrement distincts pour témoigner d'une manière fidèle de cette époque. Dès l'incipit, Anir est donc mis en honneur et son entrée à l'école des Français « là-bas » (Abdallah, 2021 : 09), poussé par sa mère, constitue le leitmotiv de la narration. Malgré ses réticences à étudier, l'enfant arrive à les surmonter, aidé par deux enseignants; Simone, la maîtresse de français et Edward Roth, le professeur de musique à l'encontre des autres maîtres. Il se trouve vite familiarisé avec ce monde inconnu et oublie ses craintes engendrées par sa position d'indigène grâce à son amour des lettres et sa passion pour la lecture des œuvres de la littérature française comme c'est le cas quand il commence à lire un texte de Maupassant :

Anir se mit à lire. À lire ? Plutôt à respirer, à ressentir, à vivre. En un instant, la salle de classe, le collège et le monde entier s'envolèrent. Peu lui importait pour l'heure d'avoir été transplanté dans ce lieu étrange. Seul comptait le dialogue entre Maupassant et lui. Il lui semblait que chaque mot touché par son regard, répété par sa bouche, venait l'enserrer doucement, d'une étreinte magique, se joignait à ses prédécesseurs et faisait disparaître toutes les inquiétudes de l'enfant, les remplaçant par un beau rêve mystérieux et protomoteur.

Abdallah (2021 :12-13)

Anir est aussi épris de musique et de chant. Il récite et joue avec l'instrument de musique traditionnel arabe, le *oud* avec doigté: « dès que les doigts de Anir effleurèrent les fines cordes, les accords d'oud se prirent la main sans que l'enfant sache comment pour donner de la voix, s'élever dans l'air, jouer une farandole de *tarab*, de *rasd el maya* et de *khlal* » (Abdallah, 2021, p. 37). D'ailleurs, c'est son don de musicien, hérité de son père, un des plus grands artistes d'Oran, qui incite le professeur Roth à le prendre sous sa protection et le faire apprendre le solfège chez lui. Il fait également découvrir à l'enfant les chefs-d'œuvre musicaux de Beethoven, Mozart, Chopin et Wagner. Ce qui est remarquable c'est que l'enfant tisse de profonds liens affectifs avec ses professeurs français, au fur et à mesure de son contact avec son nouvel univers contre toute attente. Il se lie aussi d'amitié

avec le Père Clément, un fervent sympathisant de la cause algérienne et qui l'accompagne même au cinéma de la ville pour regarder *Pépé le Moko*, un célèbre film en ce temps-là. Ce qui conduit à dire que l'auteur a créé le personnage-enfant Anir ouvert à l'Autre culturellement, linguistiquement et religieusement. Il semble suggérer une possible cohabitation entre les Algériens et les colonisateurs, issue d'un dialogue interculturel entre les deux communautés. Ce qui sera démenti ensuite par la spirale de violence dans laquelle il se trouve projeté, quand après l'éclatement de la révolution, le professeur Roth décide de prendre Anir avec lui en Écosse pour qu'il puisse terminer ses études musicales et se produire notamment à Vienne. Le garçon n'arrive pas à réaliser ce dessein car son oncle Saïd, qui devait l'aider dans les préparatifs de son départ pour l'Europe, fut assassiné devant ses yeux : « Le regard du jeune garçon demeurerait figé sur le corps de son oncle, sur ce sourire qui n'était pas tout à fait dissipé » (Abdallah, 2021 : 258). L'assassinat de Saïd apparaît comme une métaphore de l'exécution des rêves du petit garçon car il signe l'acte de décès de la vie artistique à laquelle aspirait avant même son commencement et au-delà de lui, une génération d'enfants nantie de dons et d'espoirs étouffés par les représailles du colon. Ce qui renforce cette idée, c'est que Saïd ne joue pas uniquement le rôle de l'oncle d'Anir, l'auteur lui fait endosser aussi le statut de l'intellectuel, représentant de la conscience de sa société et le veilleur sur ses valeurs. En effet, Saïd, qui a vécu quelque temps en France en tant que traducteur de textes appartenant à d'autres cultures, est aussi un écrivain qui décide de quitter l'univers douillet et antique de la traduction afin d'écrire et de décrire les tourments de son peuple : « L'Algérie vit sous mes yeux une période décisive, son destin se joue et au lieu de laisser la détresse roder à l'extérieur de ma vie, j'ai choisi de l'appivoiser, de la domestiquer pour la partager avec les miens et en faire une douleur commune » (Abdallah, 2021 :119). Il ne tarde pas à écrire un roman en français qui fera la une des journaux et dans lequel il parvient, selon son ami journaliste Aomar : « à chanter les sans-voix, à leur faire dire ce qu'ils ont sur le cœur et la conscience [...] : dire la réalité des siens, leurs misères, leurs souffrances, les lueurs d'espoir qu'ils entretiennent » (Abdallah, 2021 :122). Le fait qu'il use de la langue française pour « dire la réalité des siens » (Abdallah, 2021 :123), n'entame guère son projet d'écriture dans un français pétri de pauvreté, d'ignorance et surtout de révolte des Algériens contre le pouvoir colonial, autrement dit, un français détourné loin de « l'idiome germanopratin de notre époque, encore moins le parler versaillais d'antan. C'est une langue modelée par le monde algérien, nos réalités [...], il est nôtre » (Abdallah, 2021 : 123).

À l'évidence, le détournement de la langue française par Saïd, utilisée pour dénoncer la réalité algérienne misérable, a sonné le glas de sa mort. Il l'a manipulée comme une arme de résistance et de revendication identitaire car son rapport à la langue française a été subverti : du dominé par l'acte de violence au dominant par la magie des mots qui dérangeait l'Autre au cœur même de son identité : sa langue. À l'instar de Saïd Berkane, Aomar, un jeune journaliste et activiste nationaliste qui « appréciait tout particulièrement la poésie française » (Abdallah, 2021 : 63), fait appel à la langue française pour écrire des articles dans lesquels il incite ses compatriotes à la guerre. Il se sert de ses connaissances de l'histoire de France pour mettre à nu sa politique coloniale comme dans cet article rédigé dans un ton ironique sur Jules Ferry, le politicien français connu pour avoir été un des plus fervents partisans de la constitution d'un état républicain, mais aussi de l'extension coloniale :

Monsieur Ferry, faut-il le rappeler, était de ceux qui, au lendemain de l'humiliation de la France par l'Allemagne de Bismark, ont tout fait pour calmer les envies de reconquête qui auraient pu naître dans le cœur de leurs concitoyens. Conscient de la supériorité du voisin teuton, Ferry exhortait les Français à abandonner l'Alsace et la Lorraine à leur sort afin de se concentrer plutôt sur l'achèvement de la conquête et l'intensification de la colonisation de leurs voisins nord-africains, moins peuplés et moins aptes à se défendre que les puissances européennes.

Abdallah, (2021 :125-126)

L'insistance de Aomar sur Jules Ferry n'a d'autre objectif que celui de rappeler que la France n'applique pas ses principes de la république qu'elle défend avec dévotion, qu'au contraire, elle traite les Algériens comme des indigènes à son service et un poids indésirable. Ce qu'il ne manque pas aussi de le proclamer verbalement lors des réunions tenues dans le sous-sol du café Medioni, lieu secret de rencontres des militants. Ainsi, c'est avec amertume et soif démesurée de liberté qu'il prononce son discours :

Nous sommes rassemblés ce soir, hélas, oui, hélas, encore une fois clandestinement, terrés comme des voleurs pour déplorer notre condition d'indigènes et défranchir les chemins qui nous mèneront peut-être, un jour, vers notre affranchissement. Liberté, égalité, fraternité, disent les Français.

Abdallah (2021, p.109)

Il est clair que le personnage de Aomar ne se contente pas uniquement d'interpeller l'Histoire, il participe aussi à l'établissement des vérités pour les exploiter dans le combat mené par le peuple : « Il se déplace d'un douar à un autre, interroge, écrit, témoigne » (Abdallah, 2021, p.178). Par ailleurs, la violence de ses articles éveillent rapidement les soupçons des colons sur ses activités politiques et deviennent par conséquent une source de menace pour sa vie. Sans hésiter, Aomar rejoint le maquis sur l'ordre de Saïd qui lui intime de cesser d'écrire et de commencer la lutte armée: « Tu seras mieux à même de poursuivre ton combat dans les maquis du centre. » (Abdallah, 2021 :248) Force est de constater que ces personnages même s'ils sont imprégnés de l'amour de la langue française et de la culture européenne, ils n'en demeurent pas moins conscients que leur devoir premier est de plaider la cause de leur pays meurtri. Ils contrarient ainsi le projet néfaste du colonisateur d'une Algérie française en dépit de leur formation issue de l'école française.

3. L'intertextualité ou le jeu avec la mémoire

Utilisant des procédés intertextuels tels que l'allusion et la référence pour raconter ce fragment de l'histoire algérienne, l'auteur, à travers *de Le vent a dit son nom*, veut manifestement se conformer à l'esthétique narrative moderne dont le fil conducteur est : «le texte non comme réservoir d'un sens fixe mais bien comme le lieu d'une interaction complexe entre différents textes» (Rabeau, 2002, p.14). Ce que l'auteur s'empresse de mettre en exergue dans son récit par le recours à l'allusion frappante à *La Grande maison*, le premier roman du célèbre écrivain algérien Mohammed Dib, publié en 1952 et qui constitue le premier volet de sa trilogie *Algérie*, telle que désignée par l'auteur lui-même, formée par *L'incendie* (1954) et *Le métier à tisser* (1954). L'intertextualité s'effectue sur bien des aspects : les personnages, le lieu et les thématiques de la misère et de la faim. Ainsi, Abdallah, par le recours à un personnage enfant Anir dans son roman, interpelle

celui d'Omar dans le roman de Dib et dont le lieu de vie pour tout les deux est une grande construction d'architecture maure peuplée de plusieurs familles ; *la Mauresque* pour le premier et *Dar Sbitar* pour le second. Un autre point de croisement intertextuel entre les deux romans, c'est la figure maternelle qui pratique le même métier, celui de couturière, même si chez Abdallah, à l'encontre d'Aïni, la mère d'Omar qui peine à trouver des clientes, Taos, la maman d'Anir, quant à elle, ne coud que pour les femmes de la haute société oranaise et arrive à subvenir aux besoins de son fils unique. Même le personnage de la grand-mère est présent. Cependant, tandis que Nana, dans *Le vent a dit son nom* incarne le rôle de la grand-mère paternelle détentrice de pouvoir et de respect sur les familles vivant à la Mauresque, la gran'ma maternelle de Dib est un être faible et soumis dont la présence est indésirable à Dar sbitar. La reprise de la thématique de la faim est soulignée chez Abdallah lors d'un article d'Aomar dans lequel il accuse les colons de s'appropriier les terres algériennes et leurs richesses agricoles, laissant la population mourir de faim : « Cette faim qui brule nos corps ». (Abdallah, 2021 :89) Cette thématique apparut chez Dib dès l'incipit de son roman quand le garçon Omar demande à ses camarades de classe : « Un peu de ce que tu manges ! » (Dib, 1952, 2011 :23), c'est-à-dire un morceau de pain qui devient un élément constitutif de l'histoire même du récit dibien.

À première vue, le choix de ce roman ne semble pas anodin de la part du jeune écrivain. Son intention d'ancrer son récit dans les années 50, en plein réveil nationaliste le prouve grandement par sa correspondance au ton embarrassé par Dib, représentant majeur de cette époque critique, en s'affiliant à ses stratégies littéraires. Toutefois, il convient de dire que, d'une part, mû par le désir de rendre hommage à la mémoire de Dib, l'auteur fait montre d'une *modestie intellectuelle* (Bergez, Géraud et Robrieux, 1994), de sa part, en s'appuyant d'une façon explicite et implicite sur l'autorité littéraire de l'écrivain considéré comme le doyen du roman algérien francophone. D'autre part, Abdallah ne peut manifestement s'empêcher de procéder à une certaine subversion de ces éléments dans un souci de démarcation créative et d'innovation esthétique, qui laisse échapper à son insu l'inclination de la génération de nouvelles plumes vers le témoignage fécondé par l'éloignement temporel et les mutations socioculturelles et politiques postcoloniales qui donnent lieu à une nouvelle écriture de l'Histoire. Il est à signaler aussi que la référence aux personnages qui ont marqué l'histoire nationale abandonne dans le roman qui apparaît comme un « lieu de mémoire » (Di Benedetto, 2008, en ligne) et met en exergue sa dimension historique. Tout au long de ce dernier, les noms des figures emblématiques de la révolution font légion, ils enveloppent la narration d'un halo presque sacré. Ainsi sont évoqués Zigoud Youcef: « C'est là, dans le Nord-Constantinois, que Zigoud Youcef et ses camarade ont mené une véritable bataille face aux forces coloniales, obligeant ces dernières à adopter, en dernier recours, la sauvagerie dont elles accusent les nôtres» (Abdallah, 2021 :245), 'Abbane Ramdane, qui donne d'ailleurs son nom à Anir : « Il ne reste que six mois avant que 'Abbane ne soit libéré ; il vaudrait donc mieux temporiser» (Abdallah, 2021 :19), Didouche Mourad : -Si c'est un garçon, je le nommerai Didouche, fit fièrement Djoher. (Abdallah, 2021, p.217). Sans oublier aussi de faire un clin d'œil à l'Émir Abdelkader, le chef historique de la résistance algérienne au XIX^e siècle : « Ils parlaient à voix basse de l'Émir » (Abdallah, 2021 :233) et également d'une manière implicite au roi numide Jugurtha. L'allusion à ce dernier se trouve au niveau du titre du roman, *Le vent a dit son nom*, qui reprend le vers d'un poème écrit par Rimbaud en 1869 : « Dans les monts d'Algérie, sa race renaîtra. Le vent a dit le nom d'un nouveau Jugurtha... », pour souligner la veine guerrière ancestrale des Algériens. Poursuivant son

travail de mémoire, il en dédie une bonne partie à Larbi Ben Mhidi. Certes son nom n'est pas clairement cité dans le roman, mais tous les indices convergents vers ce chef de résistance incarné par le personnage de Larbi Ben Brahim, présenté comme un des fondateurs du parti FLN (Front de Libération Nationale), et un des initiateurs de la révolution, ce qui est en réalité Ben Mhidi. Il est tout à fait possible que le narrateur/auteur se lance dans cette entreprise de sa commémoration parce que Ben Mhidi a été le chef de la région oranaise au début de la révolution, avant de rejoindre les maquis d'Alger la capitale, étant donné que l'histoire du roman se déroule à Oran. Ce faisant, il commence d'abord par rapporter sa vision de la guerre de libération par le biais du personnage Larbi: « c'était sur une ferme conviction que reposait la confiance de Larbi dans le succès de son peuple : leurs oppresseurs représentaient le passé, eux incarnaient l'avenir » (Abdallah, 2021, p.166), puis son arrestation par les autorités françaises : « La nouvelle vient de tomber. C'est dans L'Echo d'Oran. Larbi Ben Brahim vient d'être arrêté ! » (Abdallah, 2021 :193), en terminant par son exécution sans procès:

-Oui, les Français l'ont exécuté. [...]
Aujourd'hui. Aupetit matin.
-El le procès ?
-Il n'y a pas eu de procès.
Abdallah (2021, p.197)

Le narrateur décrit même la joie des Français à la mort de Larbi : « les colons avaient trouvé une nouvelle raison de se réjouir, un événement glorieux à fêter. L'exécution de Larbi Ben Brahim était pour eux synonyme de triomphe.» (Abdallah, 2021, p.198) À ne pas s'y méprendre, le schéma narratif suivi par l'auteur sur son témoignage vise à dissiper les zones d'ombre installées autour de son assassinat déguisé en suicide sans le soumettre au jugement, et qui a fait longtemps l'objet d'une polémique². Le colonisateur a agi ainsi par crainte des réactions de solidarité et d'indignation nationales et internationales envers le sort du héros, comme c'était le cas lors l'arrestation de la militante Djamila Bouhired³. En prenant le soin d'interpeller la mémoire de ces personnages historiques, l'auteur semble perpétuer le travail de mémoire entamé par le pouvoir en place concernant la question des archives de la guerre de l'indépendance, resté un sujet épineux dans les relations franco-algériennes. Cette remémoration s'emploie donc à aiguïser le sens du sentiment national et l'amour de la patrie au sein de la société algérienne en proie à des illusions successives depuis l'indépendance, en lui offrant des lieux d'espoir d'un avenir meilleur, selon les dires de l'auteur lui-même : «Ces figures tutélaires, évoquées ou esquissées tout au long de l'ouvrage, nous interrogent en creux, nous poussent à nous demander jusqu'où nous pourrions aller pour transformer, à notre tour, la réalité dans laquelle nous nous débattons» (Abdallah, en ligne).

²La thèse de la mort de Larbi Ben M'hidi selon laquelle il s'est suicidé, a fait couler beaucoup d'ancre et a amené sa sœur à aller jusqu'en France en 2002 pour chercher la vérité sur sa mort auprès du général Bigeard, le responsable de son arrestation à l'époque. Il lui a confirmé, d'après ses dires, qu'il ne s'est pas suicidé mais bien assassiné par les soldats français.

³Djamila Bouhired est une militante algérienne que les Français ont torturée et condamnée à mort à l'âge de 22 ans. Sa condamnation a suscité une grande campagne de soutien international pour sa libération, conduite par l'avocat français Jacques Vergès qu'elle épouse après l'indépendance.

4. Le patrimoine culturel comme vecteur d'historicité

Mohamed Abdallah dans *Le vent a dit son nom* aborde également la question du patrimoine culturel algérien comme vecteur d'historicité. Il le fait sous plusieurs angles afin de dire, qu'en dépit des de la colonisation, le peuple a su préserver son identité arabo-berbère et musulmane. Dès lors, le roman offre un éventail coloré en matière de musique et de chant, en plus des rituels en tant que pratiques culturelles mises en relief lors des célébrations religieuses ou des fêtes familiales et communautaires, héritage de plusieurs siècles et générations. En effet, dans le roman, il y a redondance d'une complainte accolée au récit à trois reprises, marquant à chaque fois un événement particulier. Elle est chantée une première fois lors d'une soirée chez la grand-mère d'Anir, la seconde fois pendant la commémoration de décès de son fils, le père d'Anir, Mohamed Ramdane, et la troisième fois à la fin du roman après l'assassinat de Saïd, son second fils. La complainte commence par un ton plaintif :

Fils d'Adam et d'Eve, écoutez ma complainte
Celle qui étouffe mon cœur, justifie mes craintes
Celle qui multiplie mes sanglots
Jusqu'à en faire d'interminables flots
Je marchais seule, jusqu'à ce qu'un souffle ne m'effleure, ne me pince
M'annonce la mort de mon prince (...)
Qui me rappellerait le jour où Le vent a dit son nom.

Abdallah (2021 : 46)

Cette complainte, que la grand-mère aime particulièrement annoncer et porte le deuil de ses fils, assassinés tous les deux par les Français. En fait, le lecteur découvre vers la fin du roman que la mort du père d'Anir, n'était pas naturelle, comme il a été prétendu par les propriétaires de l'usine dans lequel il travaillait en France. C'était dû à un incident technique passé sous silence pour ne pas provoquer la colère des Algériens et celle aussi des Français adhérents au droit de l'indépendance de l'Algérie. Pourtant, bien que la complainte remplisse bien sa fonction de chagrin pour la disparition de l'être cher, elle n'en demeure pas moins un signe de festivité parmi d'autres lors de la commémoration de la mort du père d'Anir : « En son honneur, une *selka* allait être organisée à la Mauresque. Il s'agissait de rendre hommage à la mémoire du défunt, réciter des versets du Coran, se recueillir et faire vivre le temps d'une soirée son souvenir parmi les seins » (Abdallah, 2021 : 232). Le culte de la mort, qui prend l'allure d'une véritable fête en soi, met en avant les pratiques cérémoniales qui lui sont propres :

Djoher [...] accourut avec un braséro rougeoyant sur lequel Taos jeta une poignée de *bkhor*. Tandis que Shanez, revenue du cimetière, plantait et allumait çà, et là, des bâtonnets d'encens dans petites bouteilles en verre, Talia étalait partout de grands tapis. Damia chauffait les peaux des *derboukas* et des tambourins. On se pressait, Lalla Yamna préparait un café à la cannelle.

Abdallah (2021 :237)

À cette occasion, la grand-mère se livre même à une danse folklorique spectaculaire rythmée par les sons des *derboukas* et des *tambourins*, la faisant entrer dans un état d'extase, qui frôle la catharsis :

Lentement, la grand-mère se mit alors à danser en entonnant la complainte du prophète. [...] Le rythme des chants et des derboukas s'emballait. Les mains fébriles secouaient frénétiquement les tambourins et Nana se répandit en cris et en supplications. [...] Soudain, d'un mouvement sec, elle retira son châle, libérant son abondante chevelure, la faisant gicler en l'air telle une gerbe de flammes. Puis, elle commença à balancer sa tête de droite à gauche, d'avant en arrière, s'hypnotisant elle-même et captivant tous les yeux.

Abdallah (2021 : 237)

La grand-mère qui assure parfaitement son rôle de gardienne de la mémoire ancestrale, veille aussi, à la célébration des événements religieux au sein de la Mauresque comme la naissance du Prophète Mohammed, un jour sacré dans la religion musulmane. Communément appelée *Mouled*, il est honoré selon la tradition algérienne, avec son rituel de *henné* et les chants élogieux qui retracent sa vie :

[...] en cette veillée de *Mouled*, la réception se prolongea par la pose du henné. Dans une cuvette en cuivre, Djoher avait malaxé la poudre de cette plante odorante avec l'eau de rose. Shanez présenta ses paumes et ses jolis bras à l'artiste, qui après avoir ganté les mains et les ongles de pâte de *lausonia* se mit à tracer à l'aide d'une allumette la fine grille de henné jusqu'aux coudes. [...], bercée par les chants religieux qu'elle fredonnait avec une grande mélancolie : « Ô toi Mohammed, source de miséricorde [...]

Abdallah (2021 :149)

Ce qui frappe également à la lecture du roman, c'est l'intrusion d'autres rituels propres à la micro-société habitant cette demeure que l'auteur se presse d'en montrer la valeur symbolique et la charge culturelle. Ainsi, est narrée la cérémonie du mariage d'un personnage Rabeah qui ne peut se faire sans l'inévitable troupe musicale traditionnelle, considérée comme la vedette de la fête : « On vit, enfin entrer Mazouni, le tambour le plus réputé d'Oran, accompagné de plusieurs flûtistes. Le vieillard ventripotent portait la même tenue que les jeunes gens de sa troupe : des pantalons bouffants, des chemisiers montants jaunes avec des gilets et des chéchias en velours rouge. » (Abdallah, 2021 : 160) Sans oublier, le fameux hammam, le bain maure traditionnel, qui revêt une importance particulière, pas uniquement pour les femmes de la Mauresque, mais aussi pour la femme algérienne et maghrébine en général: « Chaque année, les femmes de la Mauresque accomplissaient une sorte de rituel. Lorsque venait le troisième samedi de novembre, elles se rendaient au mausolée de Sid El Houari, puis prenaient un bain au hammam adjacent » (Abdallah, 2021 :174). Les préparatifs pour le hammam sont l'occasion pour ces femmes d'échapper au sentiment d'isolement lié à la Mauresque et d'oublier le temps d'une journée leur quotidien agité : « il s'agissait d'une fête à l'importance incommensurable. Bien des semaines à l'avance, elles en parlaient comme d'une expédition féerique dont elles se devaient se connaître tous les détails » (Abdallah, 2021 : 174). Par ailleurs, ce lieu de détente et de libération féminine se transforme en un passage clandestin pour transporter les armes aux moudjahidines après l'éclatement de la révolution. Il est admis de dire donc que la conservation de ces rites, irriguée par un savoureux mélange de musique, de chants et de divers éléments culturels, en plus d'un un désir fermenté d'affirmation identitaire, a permis aux personnages d'ériger un rempart contre leur misère quotidienne et de résister à

la colonisation française. C'est donc un moyen de lutte qui s'avère aussi important que le combat armé.

Conclusion

Le travail entrepris sur l'Histoire par Mohamed Abdallah dans *Le vent a dit son nom* prend une toute autre dimension. Le projet de l'auteur se dessine de lui-même dans le sens où il fait accompagner son récit fictif par des événements historiques réels et des personnages derrière lesquels se profilent de célèbres héros révolutionnaires, présents dans la mémoire collective. Ce qui a abouti à une interaction des plus réussies couronnée par la construction d'une poétique de l'Histoire. De surcroît, le soin mis par l'écrivain pour insérer des rituels qui effleurent le sacré et des chants traditionnels, semble procéder de son besoin de montrer que le peuple algérien, même s'il était sous la domination coloniale, gardait sa propre identité à travers des pratiques culturelles enracinées dans son héritage ancestral. Ces marqueurs identitaires lui ont permis d'empêcher la politique de destruction de tout ce qui relatif à l'identité algérienne et au patrimoine culturel et de les sauvegarder avec amour et bravoure.

Références bibliographiques

- Abdallah, M. (2021). *Le vent a dit son nom*, Apic, Alger.
- Abdallah, M. (2022). «Je ressens un grand intérêt pour l'histoire »
- Abdallah, M. 28, 2022, [En ligne], consultable sur URL: <https://sila.dz/fr/?p=10427>
- Bergez, D, Géraud, V, Robrieux J-J, (1994). *Vocabulaire de l'analyse littéraire*, Dunod, Paris.
- Bouzar, W. (2006). *Roman et connaissance sociale*, OPU, Alger.
- Di Benedetto, Che. (2008). *Roman historique et Histoire dans le roman*, *Cahiers de Narratologie*, 15 | 2008, [En ligne], Consulté le 13 décembre 2022. URL:<http://journals.openedition.org/narratologie/767>; DOI: <https://doi.org/10.4000/narratologie.767>.
- Dib, M. (2011). *La trilogie Algérie, La grande maison, L'incendie, Le métier à tisser*, Barzakh, Alger.
- Forest, Ph., Conio G. (2004). *Dictionnaire fondamental du français littéraire*, Maxi-Livres, Paris.
- Rabeau, S. (2002), *L'intertextualité*, Corpus Gf Flammarion, Paris.
- Stistrup Jensen, M. (1998). *Le roman historique récupéré par le modernisme ? Quelques exemples de la littérature danoise*, *Germanica* [En ligne], 23 | 1998, mis en ligne le 26 janvier 2012, consulté le 13 décembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/germanica/1248> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/germanica.1248>
- Zonza, Ch. (2011). *Le roman historique : un « art de l'éloignement » ? Acta fabula*, vol. 12, n° 6, « Faire & refaire l'histoire », Juin-Juillet 2011, [En ligne], consulté le 13 décembre 2022 sur URL : <http://www.fabula.org/acta/document6407.php>, page.